Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 9 (1880)

Heft: 4

Rubrik: Monseigneur Dupanloup

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

un peu les objets et les manuels disséminés dans les autres salles. Indiquons cependant que la collection d'instruments de physique et de chimie destinés aux écoles primaires, collection qui réclame une bien modique dépense si l'on a égard aux services qu'elle peut rendre ; puis la collection de tableaux Bopp à Stuttgard pour l'enseignement de la mécanique ; la collection des minéraux de Kroenig à Magdebourg (prix 24 fr.) ; collection de bois polis au prix de 18 fr. 50 ; la *Boîte de leçons de choses* de M. Delagrave renfermant une quantité considérable d'objets usuels destinés à servir de thèmes à des exercices intuitifs.

Dans cette revue trop rapide et trop succincte des objets qui figuraient à l'Exposition scolaire de Lausanne, sans doute bien des choses, et peut-être des plus intéressantes, ont échappé à mon attention ; cependant ce que j'ai signalé à votre sollicitude, Monsieur le Directeur, paraîtra, je crois, plus que suffisant, si l'on a égard aux dépenses qu'exigent les améliorations et au temps que réclame toute réforme dans le domaine de l'instruction publique. Car ce n'est que pas à pas et au prix d'efforts persévérants que l'on parvient à réaliser quelques progrès et à doter les écoles d'objets nouveaux. A mes yeux rien ne contribuerait plus efficacement à faciliter les réformes du matériel scolaire que l'institution d'une *Exposition permanente.* Sans avoir la prétention de rivaliser avec Zurich, Berne et Vaud, on l'établirait sur un pied très modeste, ne visant qu'à placer sous les yeux des instituteurs et des autorités scolaires les meilleurs manuels qui paraissent, avec le mobilier, les appareils et les collections les plus recommandables. On pourrait peut-être y affecter une salle du Lycée. L'installation de cette exposition et l'acquisition des objets seraient fort peu coûteuses, car les libraires sont trop intéressés à faire connaître le plus possible leurs publications pour ne pas fournir gratuitement ou du moins à des prix très réduits les ouvrages, les objets qui devraient figurer dans cette utile exposition.

(A suivre.)

Monseigneur Dupanloup

Les nombreux ouvrages que Monseigneur Dupanloup a publiés sur l'éducation et les retentissantes polémiques qu'il a soutenues pour la liberté d'enseignement et au sujet de diverses questions d'enseignement, ont marqué au célèbre prélat une place distinguée dans la pédagogie

contemporaine. C'est à ce titre que nous croyons devoir reproduire dans le *Bulletin* la partie de l'éloquent discours que M. le duc d'Audiffret-Pasquier prononcait le 19 février dernier à l'Académie française, concernant le rôle et les principes pédagogiques de l'évêque d'Orléans.

« En 1837, l'abbé Dupanloup fut nommé supérieur du petit séminaire Saint-Nicolas, c'est là qu'il a passé ses plus heureuses années, ses devoirs étaient en parfait accord avec ses goûts. L'éducation a été la première passion de sa vie, elle en sera la dernière. Elever la jeunesse, c'est pour lui la plus grande des œuvres, « parce qu'elle doit avoir une influence décisive sur la société tout entière ; c'est par elle que l'Europe a été élevée à la plus haute civilisation, et si la France, pendant longtemps, a marché à la tête des nations modernes, c'est à sa belle et forte éducation qu'elle doit sa gloire. » Rien ne le distrait de sa tâche ; comme Rollin, il acquiert par une longue pratique la connaissance approfondie des méthodes, et son livre sur l'éducation restera un chef-d'œuvre de science pédagogique et de fine analyse psychologique. Ne résumait-il pas son système d'instruction quand il vous disait : « Les lettres sont l'expression même de l'esprit humain tout entier, parce qu'elles ne revêtent pas seulement des formes du langage les idées abstraites de l'intelligence et les conceptions de la raison pure, mais parce que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, elles reproduisent aussi la beauté telle qu'elle se montre à l'imagination avec son plus ravissant idéal, parce qu'elles savent se rendre les interprètes de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus vertueux dans les sentiments du cœur humain ; parce qu'enfin c'est par elles que le vrai, le beau, le bien, tels que la main divine les imprima dans l'âme de l'homme, trouvent au dehors leur manifestation la plus éclatante et la plus parfaite. »

Il vous rappelait que les grands docteurs, saint Paul, saint Basile, saint Chrisostome et saint Augustin, citaient Platon, Aristote, Virgile ; qu'ils proclamaient leur admiration pour tous ceux qui avaient fait briller d'un immortel éclat le génie antique. Fidèle à ces beaux souvenirs, il veut que tout ce qui fait la grandeur de l'esprit humain concoure à développer l'intelligence de l'enfant. Dans les auteurs grecs, il voit des modèles accomplis. Il aime leur langue, accompagnement délicieux qui fortifie les pensées et charme encore l'oreille quand le cœur et l'esprit se reposent. Dans la langue de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de Tacite, il admire ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain qui en a fait la langue de toutes les sciences morales, philosophiques, historiques, la langue mère de notre langue, aussi bien que des plus belles langues modernes. Il sait tout ce que Bossuet et Fénelon doivent à Homère, Racine à Euripide, Boileau à Perse et à Juvénal, la Fontaine à Phèdre, la Bruyère à Théophraste. Malgré les différences de temps et de lieu qui les séparent, ces grands écrivains sont de la même famille ; les sociétés qu'ils ont honorées ont disparu, leur autorité a survécu. Toute éducation libérale doit être nourrie de leurs œuvres ; c'est là que l'enfant doit apprendre à penser, à parler, à écrire. Arrivé au terme de ses études, il cherchera dans la science philosophique, non pas seulement les opinions, les systèmes, les différentes tendances de l'esprit humain ; mais les idées éternelles, ce fonds commun de principes naturels, inébranlables, que nulle école ne peut revendiquer comme sa propriété. Dans les écrits des hommes que l'antiquité appelait les Sages, le jeune homme verra comment on monte, avec les ailes de l'âme, du fini à l'infini, comment, par la seule puissance de la raison, on retrouve le Dieu unique, la vie future et l'immortalité de l'âme.

Ce programme, inspiré par l'amour de la belle et haute littérature

classique, est bien fait pour développer toutes les forces, toutes les puissances de l'intelligence : l'éducation religieuse, joignant les lumières de la foi à celles de la raison, fera des hommes qui, ainsi que le dit Montaigne, « pouvant faire toutes choses, n'aymeront à faire que les bonnes. »

Mgr Dupanloup nous dit que cette éducation commence avec « la « première caresse donnée par la mère à l'enfant, avec la première pa- « role déposée avec un baiser sur ses lèvres, avec la première pensée « que le son de la voix, la tendresse et la lumière de son regard, l'in- « spiration et le souffle de son âme vont éveiller au fond de son intelli- « gence. »

C'est ainsi que l'amour de Dieu s'allume au foyer des deux plus purs amours de cette terre, l'amour maternel et l'amour filial. L'erreur de Rousseau est de ne pas voir l'enfant tel qu'il est, avec sa double nature morale et physique, et de séparer dans l'éducation ce qui chez lui est si étroitement uni. L'enfant a sa sensibilité, sa conscience, comme il a la mémoire et le raisonnement ; son cœur s'éveille avec sa raison ; il a des affections avant d'avoir des idées. Rousseau s'attache uniquement à ce qui est sensation ; Emile n'a ni ami, ni famille, ni patrie ; à vingt ans, il n'a pas entendu prononcer le nom de Dieu ; cet isolement moral est une chimère ; aussi, que de précautions pour lutter contre les penchants naturels !

Tout cela est faux. L'éducation est une œuvre d'autorité et de respect ; l'idée de Dieu ne peut en être bannie, parce qu'elle est la source de toute autorité, et le christianisme est, suivant la belle expression de M. Guizot, « la plus grande école de respect qu'ait jamais vue le monde. » Tout cela est faux, parce que l'instruction religieuse seule donne l'esprit d'abnégation, de sacrifice, les grandes vertus, les grandes pensées, qu'elle seule pénètre dans la conscience et fait supporter la vie sans murmurer contre le mystère de la condition humaine. Tout cela est faux, parce que, pour les nations comme pour les hommes, c'est l'éducation morale qui fait leur force et leur grandeur. Chez les Romains, sous la république, l'instruction était faible, les croyances étaient fortes, les mœurs austères. Ils ont conquis le monde est laissé sur les peuples vaincus une empreinte que les siècles n'ont pas effacée. N'est-ce pas sous l'inspiration de sa foi religieuse que la France du moyen âge a fait les grandes choses que racontent nos glorieuses annales ?

Ce qui me frappe dans cette partie si élevée du livre de l'évêque d'Orléans, c'est son respect pour l'enfance. L'enfant n'est pas, à ses yeux, une créature fatalement portée au mal, suivant la doctrine un peu sombre de Port-Royal, pour laquelle les collèges d'autrefois avaient des châtiments si sévères, qu'on retenait captive entre de hautes murailles, espérant réprimer sa méchanceté native par une vie qui avait la tristesse et l'austérité du cloître. « Non, l'enfant, c'est une âme innocente dont « les passions n'ont pas encore troublé le paisible sommeil, dont la « droiture n'a pas été altérée par les entraînements du mensonge et les « illusions du monde, c'est je ne sais quoi d'heureux qui respire son « origine céleste.

« ..... Il est encore
« Tout plein de la bonté divine ; il en arrive ;
« C'est le nouveau venu de la céleste rive (1).

« Voyez-là : il n'y a pas un nuage sur son front, il ignore le passé, il « sourit au présent, il s'élance vers l'avenir et semble y traîner tout le

(1) Victor Hugo.

« monde avec lui ; c'est l'espérance de la famille, de la société, et comme « le renouvellement de l'humanité dans sa fleur. »

L'évêque d'Orléans s'indigne à la pensée que la contrainte et la violence peuvent être exercées sur cette frêle créature qu'on doit élever pour l'honneur et la liberté.

Malgré son admiration pour Bossuet, il n'hésite pas à reconnaître les tristes résultats de l'éducation du Dauphin, où, suivant l'expression du cardinal de Beausset, « le précepteur était tout et l'élève rien. » Bossuet était trop grand pour lui et fut ici trompé par son génie même. Il travaillait pour la postérité en croyant travailler pour cet enfant; le trop puissant instituteur n'avait fait que le fatiguer et l'abattre. Sylvestre de Sacy se demande si le duc de Bourgogne aurait été un vrai roi. « Fénelon possédait le cœur du prince ; comment n'aurait-il pas eu « tout ? Eût-ce été un si grand malheur pour la France d'être gouvernée « par Fénelon ? Je ne sais ; Mentor me fait peur, la tyrannie du bien « m'inspire presque autant d'antipathie que la tyrannie du mal. Peut-« être vaut-il mieux pour tout le monde que Fénelon soit resté un grand « évêque exilé, le duc de Bourgogne, un jeune prince enlevé à l'amour « de la France, et le *Télémaque*, un roman. »

Le culte de Mgr Dupanloup pour Fénelon ne lui eût pas permis d'écrire ces lignes, mais n'obéit-il pas à la même pensée quand il dit : « S'il « y a peu d'éducations heureuses, c'est qu'il y en a peu qui soient vérita-« blement libres, spontanées, généreuses comme il convient qu'elles « soient. N'a-t-on pas entendu ériger en principe cette étrange assertion « que l'enfance, que la jeunesse française devait être jetée dans un moule « et frappée comme une monnaie à la même effigie ? Pour moi, je le « déclare, tant que de loin ou de près je pourrai m'occuper de l'éduca-« tion de la jeunesse, je respecterai la liberté humaine dans le moindre « enfant, plus religieusement encore que dans un homme mûr, parce « qu'au moins celui-ci saurait contre moi la défendre ; l'enfant ne le « peut pas. Non, jamais je n'outragerai l'enfant au point de le considérer « comme une matière que je peux jeter dans un moule pour l'en faire « sortir avec l'empreinte que lui donnera ma volonté. »

Voilà, messieurs, les saines doctrines du christianisme sur le respect des âmes et des libertés humaines.

Tout autre est la doctrine de Rousseau. Adoptant les idées de Platon, il n'élève pas l'enfant pour lui-même ou pour sa famille, il l'élève pour l'Etat; comme le philosophe grec, il veut que l'unité de l'Etat soit absolue, que rien ne lui échappe, la conscience, la propriété, la famille, la femme, l'enfant. L'école révolutionnaire devait s'emparer de cette théorie, et l'un de ses chefs en faisait une application logique quand il disait à la Convention : « La patrie a seule le droit d'élever ses enfants; « elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés « des particuliers, aliments éternels de l'aristocratie et d'un fédéralisme « domestique qui restreint les âmes en les isolant, et détruit avec l'éga-« lité tous les fondements de la société. » Ce que Robespierre désigne, ce qu'il attaque, sous cette phraséologie bizarre, c'est l'indépendance de la famille, la liberté de l'individu ; il les fait disparaître devant le dogme de la souveraineté de l'Etat, le citoyen détruit l'homme. Grave erreur ! Vous voulez avoir des citoyens libres, faites d'abord des hommes, ne les marquez pas au front de tous les signes de la servitude ; — l'esclave ne possédait pas, il n'avait pas de patrie, il n'avait pas de famille, il n'entrait pas au temple. Quand un peuple aura été ainsi façonné, quand il aura perdu les sentiments qui font la force et la dignité de notre nature, il sera prêt pour le despotisme ; César peut venir, la moisson est mûre. »